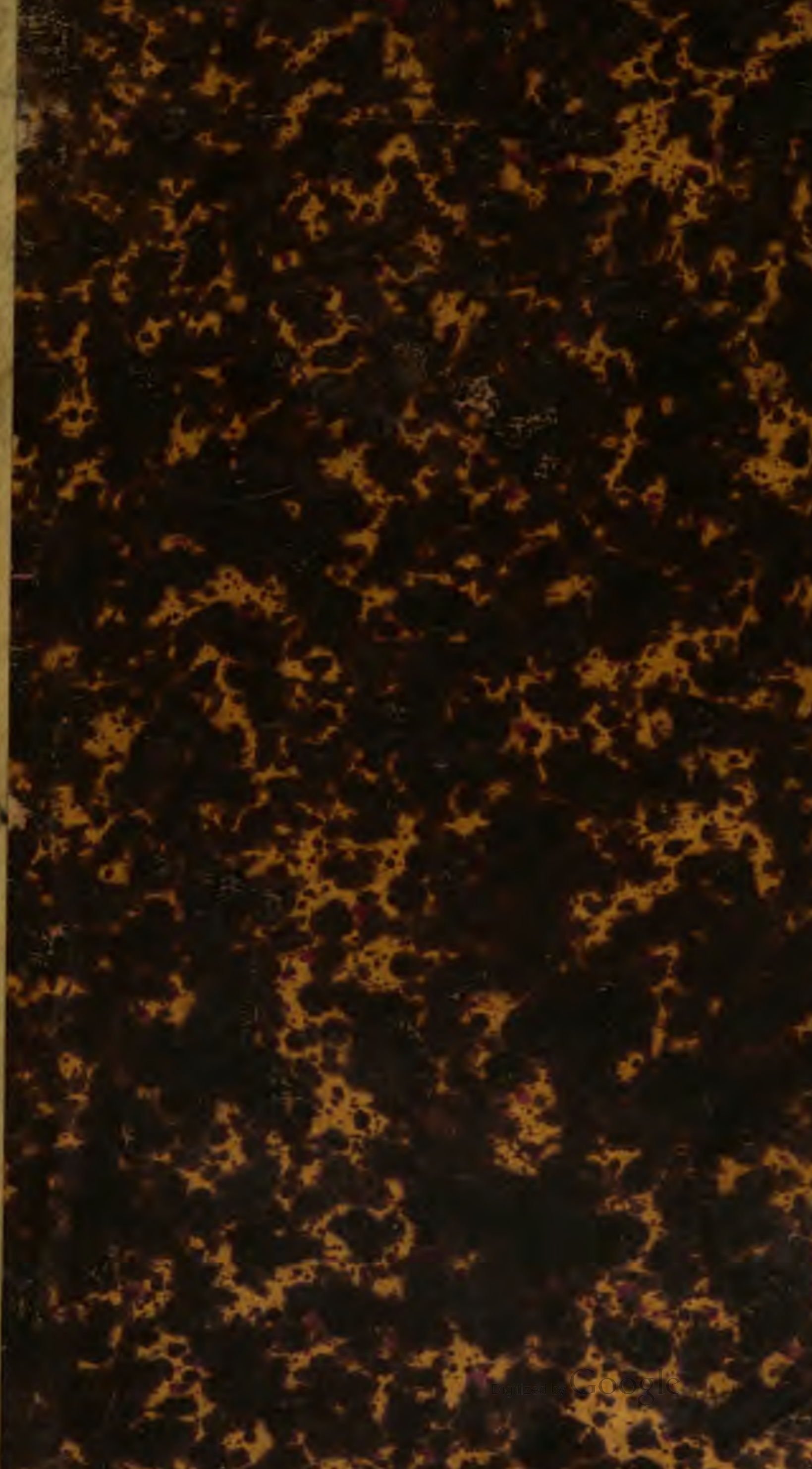


HISTOIRE

DE LA

GUERRE DES ESCLAVES.



DE L'IMPRIMERIE DE L. HAUSSMANN, RUE DE LA HARPE, N°. 80.

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DES ESCLAVES,

EN SICILE, SOUS LES ROMAINS;

PAR S. SCROFANI, SICILIEN,

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE etc.

TRADUITE PAR J. NAUDET.

« Eh! qui croiroit que la préture seule de Verrès, a causé
« plus de maux à la Sicile, que la guerre des Esclaves,
« qui coûta plus d'un million d'hommes à la république. »

CICERONIS, *Lib.*, *II. Orat. contra Verrem.*

PARIS,

LÉOPOLD COLLIN, Libraire rue Gît-le-Cœur, N° 4.

1807.




LIBERTE ET PATRIE
DON FAIT À LA
Bibliothèque Cantonale
en 1837,
par feu le général
Frédéric César de la
Harpe.

AVANT-PROPOS.

L'HISTOIRE de la Guerre des Esclaves en Sicile, sous les Romains, est un nouveau titre de gloire pour M. Saverio Scrofani, et un nouvel ornement pour la littérature italienne.

Ce savant Sicilien, déjà connu avantageusement par plusieurs ouvrages d'un grand mérite, qui lui ont valu l'honneur d'être associé de l'Institut de France, paroît posséder à un degré bien éminent, le talent d'historien.

Il est nourri de la substance des anciens, et plein de leur mâle vigueur. Son style est précis, rapide, semé de réflexions judicieuses et profondes.

Il s'est plu surtout à imiter Tacite et Tite-Live, pour les harangues. Il y a su varier habilement son style, et prendre tous les tons, selon le caractère et le genre des personnages qu'il fait parler. Ses discours sont, tantôt austères et pleins d'une sauvage rudesse, tantôt plus soignés et plus polis, mais toujours nerveux et pressans.

La partie dans laquelle il excelle et approche le plus des anciens, c'est la description. La peinture de l'affreuse opiniâtreté des esclaves, et des tourmens infinis qu'ils endurèrent au siège de Taormine, par Rapilius, celle des ravages de la Sicile et plusieurs autres encore, sont autant de tableaux parfaits et d'une verité effrayante. Si l'exemple des maux horribles et des désastres que causent les guerres intestines, pouvoit instruire

et corriger les peuples, certes aucun ouvrage ne seroit plus propre que celui-ci à épouvanter les séditieux, et à ramener à la raison, à la paix et au bonheur, les nations malheureuses qui, entraînées par un esprit de vertige et de révolte, se précipitent dans un abîme de misère et de désolations.

Telles sont les idées qu'inspire la lecture de cette Histoire, aussi intéressante par les événemens qui en font le sujet, que par le talent avec lequel elle est traitée. L'auteur s'est appuyé de toutes les autorités les plus recommandables, et n'a négligé aucune recherche, pour se procurer les matériaux les plus solides et les plus précieux.

Je ne crains pas qu'on m'accuse d'être partial, ni d'avoir la manie or-

dinaire aux traducteurs, qui se montrent toujours enthousiastes et panégyristes outrés de leurs modèles; l'ouvrage justifiera pleinement mes éloges.

J'ai ajouté à cette traduction plusieurs notes géographiques et mythologiques, qui ne sont pas inutiles à l'intelligence de l'Histoire.

LIVRE PREMIER.

HISTOIRE
DE LA
GUERRE DES ESCLAVES,
EN SICILE, SOUS LES ROMAINS.

LIVRE PREMIER.

Tout le monde sait à quel excès honteux de profusion et de mollesse s'abandonnèrent les Romains, après la destruction de Carthage et la conquête de la Grèce. Dans les premiers temps de la république, trois arpens et demi de terre avoient suffi pour faire exister une famille nombreuse; et il falloit alors les tributs entiers de plusieurs provinces pour payer un seul de leurs somptueux festins. Mais qu'on ne croie pas que ces déréglemens et ce luxe outré qui finirent par dévorer la république, fussent particuliers aux Lucullus, aux Apicius; dans la Sicile même, lorsqu'on vit éclater la guerre des esclaves, il y avoit un si grand nombre d'hommes tellement opulens, qu'ils pouvoient se comparer aux personnages les

plus riches et les plus magnifiques de l'Italie et de Rome; mais malheureusement comme ils les avoient pris pour règle et pour prétexte dans leurs splendides débordemens, de même ils disputèrent avec eux de vexations et de cruautés. Pour alimenter ce fsate insolant, les grands de Rome, autant que ceux des autres villes, avoient besoin d'ajouter sans cesse à la magnificence de leurs domaines, et il falloit que les esclaves redoublassent leur pénible travail; mais s'il n'y a aucune borne aux désirs d'un dissipateur insatiable, il y en a à la fertilité du sol, et encore plus aux forces des cultivateurs accablés de fatigues continuelles. Une telle immodération donna nécessairement lieu à ces débats funestes entre les maîtres qui exigeoient, avec un pouvoir tyrannique, un service trop dur, et les esclaves qui, abhorrant une servitude insupportable, se refusoient aux fatigues qu'on leur imposoit; et de là enfin les uns s'accoutumèrent à châtier cruellement, et les autres s'obstinèrent à repousser leurs oppresseurs même par la force des armes; mais comme ces émeutes sanglantes firent naître la guerre des esclaves, unique objet de cet ouvrage, il

ne me paroît pas inutile d'en indiquer d'abord les premiers motifs.

Cent-trente ans après que les Romains furent en possession de la Sicile, la plus grande partie de ses terres tomba en leur pouvoir, et comme il étoit défendu par le sénat aux patriciens d'aller s'y établir, peut-être afin de ne pas infecter cette province de leurs vices, il arriva qu'un petit nombre de citoyens de l'Italie s'y étant transportés, les chevaliers romains dominoient seuls sur ces contrées fertiles. Ce fut là source funeste de maux infinis, parce qu'ayant reçu le pouvoir de rendre la justice, ils se trouvoient être en même temps et juges et maîtres : se laissant entraîner, sans obstacle, par la soif insatiable de l'or, ils contraignoient les malheureux esclaves, non-seulement aux travaux les plus accablans, mais encore, pour accroître leur nombre, ils les forçoient par les tourmens à des mariages qui leur étoient en horreur. De plus, la loi romaine, transformant les esclaves en vils bestiaux, ils les troquoient ou les vendoient, selon qu'ils y trouvoient leur avantage. Mais la cupidité de ces cœurs impitoyables alloit

encore plus loin, et mettant à profit une autre loi barbare qui réduisoit en servitude les débiteurs insolvables, ils soutenoient les plus misérables d'entre le peuple, qui n'est jamais fortuné, en leur prêtant de légères sommes à gros intérêts, afin qu'incapables de rendre et le capital et l'intérêt ils perdissent pour toujours leur liberté. Enfin, étant devenus de cette manière aussi impérieux que puissans, quoique simples particuliers, au mépris du sénat, ils envoyoient en Asie les troupes de leurs satellites pour y enlever et en arracher des hommes libres qu'ils condamnoient en Sicile à cultiver leurs immenses propriétés. Parvenus ainsi à ce dernier degré de corruption, on vit beaucoup de chevaliers romains opulens, d'un nom et d'un sang obscurs, mais célèbres par leurs infâmes plaisirs, compter parmi leurs richesses dix, vingt mille esclaves, oubliant que Scipion, le vainqueur de l'Afrique, n'en possédoit que cinq, et que César, le plus grand des Romains, n'en avoit que trois à sa suite dans la conquête des Gaules et de la Grande-Bretagne.

Dans une aussi énorme quantité d'escla-

ves, afin que chacun reconnût ceux qui lui appartenoient, on introduisit d'abord l'usage abominable de les marquer au front ou dans toute autre partie du corps avec un fer rouge: ensuite pour se conformer à l'ancienne coûtume des Siciliens, qui leur donnoient différens noms selon leur pays ou leur emploi, ils distinguèrent aussi les leurs et les appelèrent *ergastules* ou *ergastulaires*, du grec *ergasterion* qui équivaut à *prison*. Comme s'il n'y avoit point de différence entre esclave et coupable, ou comme s'il suffisoit d'être esclave pour se croire digne du cachot.

Cependant bien d'autres traitemens douloureux excitoient encore ces infortunés à mériter le double nom d'esclaves et de scélérats qui leur étoit imposé, puisque leurs maîtres cruels, toujours plus pressés par la soif sans cesse renaissante des trésors, les laissoient nus et affamés, en les réduisant à se procurer des vivres et des vêtemens par le vol et le brigandage. C'étoit un spectacle déplorable que de voir ces esclaves changés, en troupes, en bandes, en bataillons de bandits, couverts d'horribles peaux de sangliers ou de loups, armés de bâtons, de massues et

de lances, et suivis de gros chiens dressés au carnage, courir à travers les campagnes en portant le ravage par-tout où ils pouvoient, de même que les débris d'une armée mise en déroute : d'abord ils se tinrent sur les chemins, où ils dépouilloient les voyageurs, qu'ils tuoient ensuite, pour ôter tout indice de leur crime. Non contens de ces brigandages et de ces assassinats, comme c'est la coutume du vulgaire, lorsqu'il devient tout-à coup heureux, ils assaillirent avec plus de force les maisons de campagne habitées par des maîtres hors d'état de leur résister. Enfin, des campagnes se jetant sur les villages, sur les cités, ils ruinoient tout et se souilloient indistinctement du sang de quiconque osoit s'opposer à leur fougue impétueuse et forcenée.

Au commencement, les maîtres se réjouirent d'être délivrés par un moyen si nouveau, du soin de pourvoir à l'entretien de leurs esclaves ; mais ceux-ci plus audacieux à mesure qu'ils devenoient plus forts, et par leur union, et par les secours des fauteurs de leurs désordres, commencèrent à se soustraire aux travaux qu'on

leur imposoit, ensuite à menacer leurs maîtres eux-mêmes, qui s'apercevant, mais trop tard, de leur erreur, essayèrent de les faire rentrer dans le devoir par les châtimens; enfin ne connoissant plus de frein, les esclaves tramèrent ouvertement une conjuration pour recouvrer leur liberté.

Dans cette conjoncture périlleuse et inattendue, ces maîtres aussi effrayés qu'ils étoient avant durs et hautains, eurent recours au Préteur. Ce magistrat timide, voyant que les maîtres autorisoient par leur complicité les esclaves au vol, au pillage, les avoit laissés d'abord impunis; il consentit aussi lâchement à les livrer à leur vengeance, appuyant cette cruauté du prétexte des lois et de la force des légions, et comme les amendes sont inutiles avec des misérables, et l'infamie avec des gens qu'on regarde déjà comme infâmes, la mort, et plus encore que la mort, les mutilations, furent les peines qu'on exerça contre ces hommes plutôt égarés que criminels. Il n'est pas superflu de rapporter ici quels furent ces supplices, qui feroient frémir le cœur le plus ferme et le plus

2



intrépide, et qui prêtèrent une si forte excuse aux révoltes inouïes dont nous faisons le récit.

Les esclaves, tardifs au travail, ou pour toute autre faute aussi légère, n'eurent jamais de peine moindre que la prison, ou pour mieux dire le souterrain : on les y jetoit pendant la nuit, et le jour on les menoit à l'ouvrage qui leur étoit destiné. Pour ceux qui récidivoient, ou qui détournoient leurs compagnons de leurs devoirs, on les chargeoit de fer dans leurs cachots, et le jour on les fustigeoit à nu; châtiment uniquement destiné par la loi *Porcia* aux jeunes voleurs, lorsqu'on punissoit un esclave qui avoit commis un larcin ou qui recéloit celui de son compagnon. On renouveloit jour et nuit ces flagellations jusqu'au sang et toujours à la volonté des tyrans dont le pouvoir étoit illimité.

Pour un délit un peu plus grave, on ajoutoit à la prison et aux coups l'amputation des oreilles ou du nez : ou bien on coupoit les lèvres des coupables : le même châtiment étoit réservé à ceux qui osoient,

quoiqu'ils fussent déchirés par des bourreaux, outrager de paroles les auteurs de leurs misères.

Outre les coups, la mutilation, la prison, les fers, on condamnoit à la croix tout esclave qui avoit levé la main sur son maître ou qui avoit été surpris en commerce criminel avec sa femme et ses filles, et qui avoit tenté de fuir avec elles : pour expier cet affront, on les laissoit attachés à la croix douze, dix-huit, vingt-quatre heures, et beaucoup encore y périssoient.

De pareils supplices étoient aussi préparés pour les séditieux, ou les chefs de mécontens ; on leur perçoit encore le visage avec des pointes de fer, afin qu'ils en restassent flétris et défigurés.

Enfin pour ne point rapporter toutes les autres barbaries, il suffira de dire que l'on mettoit à mort ceux qui avoient attenté à la vie de leurs maîtres, ou qui n'étoient même que soupçonnés de ce délit : et ces maîtres impitoyables, non contens alors de rassembler, avec une rage froide et tranquille, contre leurs victimes, tous les tourmens les plus cruels et les plus recherchés, les préci-

pitoient du haut des rochers, ou, par le moyen de machines, les écrasoient contre les murailles, ou les jetoient aux bêtes féroces en guise de pâture, ou les faisoient dévorer par les flammes, ou les forçoient à se battre entr'eux, et à s'entre-tuer; et ce n'étoient pas seulement les esclaves coupables ou crus tels, mais leurs familles entières qu'on faisoit périr avec eux dans le même bûcher; et on égorgeoit tous les esclaves d'un maître qui avoit été tué par un seul d'entr'eux.

Tel étoit l'état malheureux pour la Sicile, déplorable pour les esclaves, qui, excédés et désespérés au milieu de tant d'angoisses; brûloient d'une telle ardeur de vengeance, qu'il ne falloit plus pour allumer l'incendie qu'une seule étincelle qui vînt briller dans un temps favorable, et c'est de l'ancienne et populeuse ville d'Enna * qu'elle jaillit:

* Ancienne ville municipale de la Sicile. Les poëtes disent que c'est dans les champs d'Enna que Pluton enleva Proserpine. Cicéron même en parle ainsi dans ses Verrines: « C'est une antique opinion, que Libera, qui est aussi nommée Proserpine, fut enlevée des bois d'Enna. Comme ce lieu est au milieu de la Sicile, on le nomme le nombril. Elle est sur une montagne élevée et

de là vint le commencement de cette révolte telle que Rome, au dire de tous ses écrivains, n'en vit jamais de plus formidable. Ce fut pendant les ides d'octobre, l'an 66 après la destruction de Carthage, 246 ans avant Jésus-Christ, sous le consulat de Servius-Fulvius-Flaccus, et de Quintus Calpurnius-Pison.

Parmi les troupes d'esclaves d'Antigène, citoyen d'Enna, il s'en trouva un, nommé Eunus, en qui la servitude et de longues souffrances ne purent avilir le cœur, ni abrutir l'esprit. Né en Syrie, dans la ville d'Apamée *, il fut dans sa jeunesse instruit

au haut de la quelle on trouve une plaine et des eaux qui ne tarissent jamais. Elle est environnée de lacs et de fleurs, parfaitement belles dans tous les temps de l'année. Ce lieu semble marquer, que c'est là où se fit l'enlèvement de Proserpine, dont on nous a instruit dès l'enfance. Car il y a auprès une caverne, tournée du côté du nord et d'une profondeur infinie. On rapporte que Pluton en sortit tout-à-coup et ravit Proserpine sur son char ».

* Ville très-ancienne sur l'Oronte, bâtie sur une colline exposée au midi. Elle étoit presque toute environnée d'un lac, formé par les eaux de ce fleuve, en-

dans les sciences autant qu'il lui en fallut pour comprendre et juger que ses propres misères et celles de ses compagnons, parvenues à leur comble, se changeroient bien vîte en une condition plus douce, par le moyen d'un homme qui oseroit plus que les autres ; et se sentant une ame audacieuse et intrépide, il conçut le dessein de saisir la première occasion que lui offriroit la fortune propice, et d'abandonner le reste, soit au hasard, soit à la faveur des dieux, ou à la commune vengeance, divinité plus sûre dans le cœur d'un esclave.

Sachant bien que le simple désir de la liberté n'étoit pas suffisant pour enflammer et soutenir l'ardeur des autres esclaves déjà endurcis au joug et à la peine, pour leur inspirer davantage cette confiance nécessaire dans une si grande entreprise, il leur fit croire qu'il avoit des connoissances pro-

sorte que c'était une presqu'île, qui ne tenoit à la terre que par un isthme de deux stades de longueur. Elle fut fondée par Séleucus Nicanor, roi de Syrie, qui lui donna le nom de sa femme. Pompée la réduisit en province romaine, lors de ses conquêtes dans l'Asie.

fondes dans la magie, et qu'il entretenoit un étroit commerce avec les immortels; que la déesse même de la Syrie lui avoit révélé l'avenir avec d'autres secrets, et lui avoit prédit que bientôt ils obtiendroient leur liberté avec des richesses, et lui, le sceptre et la couronne.

Ces promesses avec lesquelles il ranimoit dans leurs cœurs l'espérance presqu'éteinte, étoient confirmées à leurs yeux par certains artifices qu'il mettoit en usage. Tantôt comme un homme inspiré et au-dessus du sort d'un mortel, il prédisoit dans des discours adroits et ambigus tout ce qui lui paroissoit pouvoir arriver facilement: tantôt arrangeant dans une petite boîte une coquille de noix remplie d'étoupes allumées, il la cachoit sans danger dans sa bouche, et se montroit aux yeux du peuple étonné, vomissant des flammes en même temps qu'il prononçoit des paroles mystérieuses.

Si ces ruses suffisoient pour séduire les esclaves qui n'étoient déjà que trop enclins à seconder ses projets, il avoit besoin de bien d'autres supercheries pour ôter tout

soupçon à son maître, et à ceux des autres esclaves, et les empêcher de se douter que, sous le voile de ces ridicules momeries, il couvroit une ame occupée d'une révolution. C'est pourquoi, se faisant passer pour fou, il cachoit, à l'aide de cette fausse opinion, ses dangereux desseins; tout réussit à son gré: les esclaves le vénéroient comme un homme envoyé du ciel pour entreprendre et consommer l'œuvre de leur délivrance; et Antigène, ainsi que ceux d'Enna, le regardoient tous comme un malheureux privé de sens et capable seulement de supporter les travaux serviles, ou d'amuser ceux qui l'écoutoient, par les songes de sa prétendue royauté. En effet, à la fin des festins, Eunus servoit souvent de divertissement à son maître et aux convives, qui dans leur aveuglement se jetoient gaîment et sans s'en apercevoir, dans le plus grand péril: tandis qu'au contraire chaque nouvel outrage étoit un nouvel aiguillon pour le cœur indompté d'Eunus.

Pendant que d'un côté il jetoit en silence les fondemens de sa rébellion; de l'autre, Démophile, habitant d'Enna, en hâtoit l'ex-

plosion par ses cruautés. C'étoit un des personnages les plus riches et les plus puissans de la Sicile, mais autant il étoit comblé des dons de l'aveugle fortune, autant il se montroit hautain et féroce. Souvent il se délectoit avec une horrible complaisance au milieu de ses débauches crapuleuses, à voir fustiger devant lui les esclaves innocens, sillonner jusqu'aux os avec des charbons ardens leurs misérables chairs; et enfin déchirer leurs corps avec des tourmens aussi injustes qu'extraordinaires. Mais ce qui rendoit plus insupportable encore à ces infortunés un traitement si inhumain, c'étoit la fureur de Mégalle, son épouse, qui, au lieu d'adoucir, par la pitié si naturelle au cœur des femmes, l'horrible condition de ces esclaves, ajoutoit encore à leurs maux par de fausses accusations et des ordres atroces; tant de barbaries leur sembloient encore plus monstrueuses en les comparant à la sensibilité et à la candeur d'une fille de leurs maîtres. Dans cette famille abominable il n'y avoit qu'elle qui ne ressemblât point à ses parens impies; elle seule allégeoit le sort déplorable des esclaves, leur épargnoit des fatigues, leur portoit du secours dans

les prisons, et pansoit même de ses propres mains leurs blessures grangrenées et profondes.

La pitié de cette jeune fille étoit peut-être cause qu'ils avoient porté jusqu'alors patiemment le joug sanglant de Démophile : mais enfin ayant rompu tous les obstacles, un jour accablés de travaux énormes, et tout souffrans encore des coups dont on les avoit récemment déchirés, ils s'attroupent et se pressent tumultueusement autour d'Eunus; furieux, lui demandent jusques à quand ils devoient rester victimes muettes et stupides; combien il falloit attendre encore l'effet de ses promesses et le moment de leur liberté ; et s'il tarderoit long-temps à se déclarer leur chef. Eunus, en voyant leur rage propice à ses desseins, et l'occasion favorable, la ville étant sans garnison, commença à concevoir les plus grandes espérances, et composant selon les circonstances, son visage et ses paroles, il leur répondit que ce jour même pouvoit être le premier de leur salut, mais que leur salut étoit dans leurs mains; qu'ils volassent, s'ils avoient du cœur, soulever leurs compa-

gnons, et qu'ils revinssent ensuite à lui tous ensemble et en armes. Il dit, et tous les esclaves se révoltent dans Enna; au premier cri, ils s'emparent de toutes les armes qu'ils trouvent, et à leur défaut des instrumens du labourage, et viennent s'offrirent à Eunus, en brandissant les uns des fourches, les autres des faulx, d'autres des massues, quelques-uns des lances ou des épées; mais tous forts de haine et de vengeance, Eunus satisfait de les voir si prompts et si ardens dès le commencement, se met à leur tête, et vomissant un déluge de feu, comme un heureux augure pour leur entreprise, il commande le pillage de la ville et le carnage de tous les habitans.

Et quelle barrière opposer à ce torrent furieux et dévastateur? Aucun citoyen n'évita la mort qui étoit toujours accompagnée de quelque tourment ou de quelqu'injure plus cruelle encore. Femmes, vieillards, jeunesg ens, les enfans même à la mamelle périrent dans ce commun désastre. Démophile expira dans l'ignominie et les tortures: Mégalle, exposée vivante sur le théâtre, servit long-temps de jouet à la rage des femmes.

esclaves, et mourut dans une longue et pénible agonie, leur fille seulement fut respectée, et on la renvoya avec une bonne escorte à ses parens, qui demeuroient à Catane *, récompense qui lui étoit bien due ; tant les vertus ont quelquefois de pouvoir même sur une ame servile.

Au milieu des horreurs d'un si grand carnage, parmi les gémissemens des mourans et le fracas des édifices incendiés qui crouloient avec un bruit affreux, la main fumante encore du sang de mille victimes qu'il avoit égorgées au pied d'un autel érigé à une divinité inconnue et barbare, Eunus fut proclamé, par les siens, roi et maître souverain de la Sicile entière. Le premier usage qu'il fit de son empire, fut d'accorder la vie aux ouvriers fabriquant les épées, les lances et autres armes, qu'il avoit fait cacher dans ce dessein. Ensuite, afin de donner plus de solennité à son

* Ville fondée en Sicile par une colonie de Chalcidiens, la 1ère année de la IIème Olympiade. Elle est située sur la côte orientale.

usurpation, ayant rassemblé ses nouveaux sujets, et étant élevé sur leurs boucliers avec une pompe militaire, il prit le diadême et toutes les marques de la dignité royale: non content de cette cérémonie, il voulut couronner sa femme de sa propre main, et la saluer reine le premier. Comme le nom d'Eunus lui paroissoit peu propre à inspirer le respect convenable à un si haut rang, il suivit l'exemple de ceux qui, étant parvenus au trône, avoient changé leur nom pour en prendre un autre plus fameux ou plus cher aux peuples, et il se fit appeler Antiochus, nom de roi chéri et respecté dans les pays d'où il tiroit son origine. Afin que rien ne manquât pour consolider dès le principe son empire, il fit venir Antigène, qu'il avoit réservé jusqu'alors dans ce dessein, et lui ayant reproché son incrédulité, pour prouver la vérité de ses prédictions, il le condamna à mort avec Piton, qu'il avoit aussi eu pour maître, et qui avoit tourné en ridicule son insidieuse démence.

Ayant ainsi consommé le premier acte sacré de sa puissance, il nomma, comme il convient à un monarque, un conseil

choisi parmi les plus valeureux et les plus expérimentés de ses compagnons, afin de se reposer sur eux dans sa nouvelle et pénible carrière; et pour se montrer leur général et de nom et d'actions, il fit le dénombrement de ses sujets, qui en moins de trois jours s'élevèrent à plus de six mille.

A peine eut on divulgué le bruit de la rébellion d'Enna, du pillage qui l'avait suivie et de la mort des chevaliers romains, que les plus malheureux esclaves des contrées voisines animés par cet exemple, coururent grossir l'armée du nouvel Antiochus, qui, en moins de vingt jours, pouvoit passer en revue dix mille soldats prêts à mourir plutôt mille fois sur la place, que de retourner aux verges, aux croix, aux buchers, et autres supplices préparés par leurs maîtres.

Eunus, voyant cette multitude féroce, ainsi disposée à tout entreprendre, laissa d'abord un libre cours à leurs fureurs, à leurs rapines. Ensuite il les amena peu-à-peu à la discipline militaire qu'il jugea plus convenable et lorsqu'il se sentit assez puissant, il

travailla à l'exécution du projet hardi qu'il rouloit depuis long-temps dans son esprit et qui étoit d'attaquer Manilius, chef d'une légion, seules forces romaines qui existassent alors en Sicile, afin d'accroître sa propre gloire, l'ardeur des siens et l'effroi des ennemis.

Il amena son armée par des chemins infréquentés, vis-à-vis des troupes romaines, surprises d'un si grand courage, et l'ayant rangée en ordre de bataille, il la harangua en ces termes. « A peine un mois c'est écoulé, ô compagnons, depuis que, d'une poignée d'hommes avilis, comme nous étions, je vous vois ici changés en des milliers de braves; d'esclaves devenus maîtres, et de mendians riches. Mais ces biens acquis par notre valeur, pouvons-nous les regarder comme notre propriété, tant que subsistent les restes de ces armées avec lesquelles l'insolente Rome, après avoir vaincu l'univers, le tient subjugué et le foule à ses pieds? Non: n'espérez point de paix de la part du sénat: non, jamais: vous avez il est vrai puni justement les tyrans qui vous accabloient sans aucun droit comme sans pitié: vous avez repris

ces subsistances amassées par vous seuls et non pour vous: mais vous n'êtes encore aux regards de vos oppresseurs qu'un vil ramas de brigands et de malfaiteurs. Quel orgueil! Voici devant vous, la meilleure partie d'eux-mêmes rassemblée sous ces tentes. Quoiqu'indolens et amollis par un long repos, ils se croient cependant sûrs de vous vaincre et de vous ramener aux chaînes, aux tourmens par-tout où ils voudront; c'est maintenant qu'il faut de l'audace. O mes compagnons: mettez moins votre confiance dans l'infériorité de leur nombre et dans la faveur des dieux qui nous protègent, que dans votre courage. Courez sur les ennemis; montrons-nous dignes de la liberté que nous avons conquise; exterminons les tous; point de grace, point de pardon; et que le monde voie que nos armes ne sont pas moins terribles dans les villes, pour frapper les têtes execrées de lâches maîtres, qu'en combattant en pleine campagne contre des Romains aguerris. »

Enflammés par ce discours, les esclaves ne respirent plus que les combats. A peine Eunus leur a-t-il donné le signal, qu'avec des cris de joie, précurseurs de la victoire,

ils s'élancent contre les ennemis. Que ne peut la rage unie à la soif de la vengeance et de la liberté? Sept mille soldats, l'élite des armées romaines, ne manquant de rien, conduits par de vieux capitaines et des centurions expérimentés, furent renversés en un instant par une troupe de malheureux, rassemblés à la hâte, armés plutôt de bois que de fer, sans chefs, sans connoissance de l'art militaire, accoutumés seulement à faire paître les troupeaux où à cultiver la terre. Le camp romain fut saccagé et la légion massacrée.

Dans la première effervescence d'un si heureux succès, ils prodiguent tous les applaudissemens à Eunus, comme il s'y attendoit, et le proclament à grands cris excellent capitaine, libérateur, héros. La révolte s'étant étendue, et Eunus ayant reçu de ses soldats un nouveau serment de fidélité, avant le sixième mois il compta 60 mille hommes à ses ordres, armés de tout point, pleins de véhémence, et prêts à vaincre plutôt qu'à combattre tous les ennemis qui pourroient leur rester.

L'année suivante, le Préteur Publius Cornélius Lentulus vint, avec des renforts choisis et nombreux, combattre les rebelles; mais ni lui, ni Caïus Calpurnius Pison, son successeur, ni même Lucius Ipseus, qui, l'année d'ensuite débarqua avec plus de huit mille hommes de troupes fraîches, ne purent jamais les vaincre. Alors on vit les aigles romaines, accoutumées à parcourir le monde, suivies de la victoire, fuir pour la première fois en Sicile, non plus devant les enseignes de princes puissans, ou de républiques formidables, mais devant les étendards infâmes d'un roi d'esclaves.

Je ne m'occuperai point à rapporter ici en détail combien tant de succès signalés donnèrent d'audace à Eunus, quelle fut la licence effrénée de ses compagnons; et la misère de la Sicile. Qu'il suffise de dire que se croyant désormais invincibles, ils se répandoient par-tout comme des forcénés, pillant, ravageant, réduisant en cendres tous les lieux où ils passoient; traitant les villes amies comme ennemies. C'est pourquoi plusieurs de ces villes, qui leur avoient d'abord été favorables, soit par compassion, soit par

amitié ou par crainte, résolurent de leur fermer leurs portes et de les repousser plutôt que d'accueillir de tels hôtes, qui étoient devenus déjà si cruels et si barbares. Cependant la tranquillité ne régnoit pas encore dans ces villes; les unes étoient inquiétées par la disette des vivres, d'autres par des siéges que formoient les séditieux; toutes par la crainte que les esclaves, jusqu'alors fidèles, ne secouassent eux-mêmes enfin le joug.

Ce fut dans ces temps désastreux qu'eut lieu ce trait touchant que les historiens n'ont pu nous transmettre sans faire couler des larmes.

Dans le temps que les esclaves, ainsi que je l'ai dit, erroient en furieux, traînant avec eux l'incendie, les rapines et tous les crimes, une bande de leurs cavaliers s'approcha des murs de Morgantine*, ville qui leur étoit ennemie. Il s'y trouvoit alors un homme appelé Cabalus, distingué par sa prudence et ses vertus; il étoit sorti, comme à son ordi-

* Morgantine ou Morgantium, dans la partie orientale de la Sicile, au midi de Catane.

naire, pour se promener sur un léger et superbe cheval. Dès qu'il voit cette troupe de brigands, il pousse à toute force son cheval du côté de la ville. Mais qui pourroit dire les angoisses qui déchirèrent son cœur, lorsqu'il aperçoit tout-à-coup Gorgon, son fils, à pied, et qui par malheur s'amusoit à chasser. Il voit qu'il leur est impossible de se sauver ensemble, et qu'un des deux doit infailliblement périr. Il conjure, en pleurant, et supplie son fils de monter sur son cheval et de conserver ses jours par la fuite; mais ce fils pieux ne peut consentir à se soustraire à la mort en y abandonnant son père. Cependant le péril presse, déjà les ennemis sont sur leurs pas, il faut se décider, mais que faire? Enfin, les brigands les atteignent, tandis qu'ils soutiennent entr'eux ce combat inoui de tendresse paternelle et filiale; ils tombent l'un sur l'autre percés de coups, et confondent leurs derniers soupirs et leur sang. Lorsque la Grèce eut éternisé leur mémoire par des statues et des temples, il ne se trouva personne à Morgantine qui daignât couvrir leurs cadavres d'un peu de terre.

Il arriva dans ce temps à Rome des mes-

sages certains qui annoncèrent l'accroissement du nombre et de la fortune des rebelles en Sicile, la révolte d'autres esclaves en Italie, en Macédoine, dans l'Attique : ces nouvelles décidèrent à prendre sur-le-champ un parti, et on chargea le consul Flavius de courir avec une nombreuse armée réprimer les premiers insurgés et réparer les maux de la province. Mais, soit par l'influence d'un astre contraire, soit un effet de la valeur des ennemis, la victoire se déclara encore cette fois pour les esclaves : les Romains furent mis en déroute et massacrés, le consul réduit à fuir, et Eunus, tout fier de ces succès, s'empara, avec cent mille combattans, de Taormine, forteresse inexpugnable. Là il se crut invincible; et comme s'il eut joui d'une paix certaine, il s'y abandonna sans scrupule aux plaisirs et à la débauche, seul écueil à craindre pour des esclaves conquérans, et dont il s'étoit éloigné d'abord plutôt peut-être par artifice que par vertu.

Il y avoit déjà treize ans que la première sédition des esclaves avoit éclaté dans Enna, sans qu'aucun romain fût encore [redacted]

en arrêter les funestes progrès, lorsqu'il plut enfin au sénat et au peuple d'envoyer le consul Lucius Calpurnius Pison, renommé pour sa prudence et son grand courage, avec toutes les forces nécessaires, pour éteindre dans le sang de ces audacieux jusqu'aux dernières semences de cette guerre honteuse. Pendant que l'on formoit les légions du nouveau consul, il se passa en Sicile un événement qui fit naître dans l'ame des Romains quelqu'espérance de voir les rebelles s'attaquer et se détruire entr'eux; mais elle s'évanouit encore.

Parmi les esclaves d'Agrigente *, il y

* Elle s'appela d'abord Omphace. Les Latins la nommoient Agrigentium; les Grecs Agragas, soit à cause de la montagne sur laquelle elle étoit bâtie, et qui avoit le même nom, soit à cause du fleuve qui coule au pied de cette montagne et qui s'appele aussi Agragas. Elle fut fondée par une colonie d'Ioniens. Dans a 51[ème] olympiade, Phalaris s'érigea en tyran de cette ville.

Elle est célèbre par la naissance des deux Empédocles, le poëte et le Philosophe; de Carsinus, poëte, et d'Acron, musicien, ainsi que par le luxe étonnant de ses habitans.

en eut un descendu de la Cilicie, qui, à l'exemple d'Eunus, ayant soulevé ses compagnons, saccagé et brûlé la ville, se fit nommer leur chef et n'exerçoit pas moins de ravages dans le Midi de l'île, que le nouvel Antiochus dans le centre et la partie orientale. On auguroit de là que ces chefs jaloux de leur pouvoir, tourneroient leurs propres armes contre eux-mêmes : mais il en arriva bien autrement. Cléon (c'étoit le nom du dernier chef), ayant reconnu Eunus pour son roi, et, comme pour lui faire un présent digne d'un prince, il lui amena six mille hommes qui avoient suivi sa fortune.

L'avantage d'une telle alliance sembla être le dernier don que le sort leur accorda. Pison, arrivé en Sicile, avant de tenter le hasard des combats, instruit par les défaites de ses prédécesseurs, et reconnoissant que la perte des Romains étoit venue autant de la force et de la fureur des esclaves que de la négligence des Romains à observer la discipline, mit tous ses soins à la rétablir dans son ancienne rigueur, et un acte de sévérité qu'il exerça contre Caïus Titus, général de

la cavalerie, ne servit pas peu au succès de son dessein.

Cet officier étant sorti contre les rebelles à la tête d'un escadron, et se voyant entouré d'un grand nombre d'ennemis, composa lâchement, et au lieu de résister et de mourir en Romain, il rendit les armes avec les siens et retourna au camp. Pison déshonora d'abord Titus en lui défendant la société des hommes, et de commandant de la cavalerie il le fit descendre au rang de simple fantassin. Non content de ce châtiment (voyez combien les Romains avoient changé leurs anciennes mœurs), il lui interdit, pour dernière et plus grande peine, les festins et les bains. Ensuite, pour punir les autres soldats de leur lâcheté, il voulut qu'ils se tinssent désarmés pendant plusieurs mois, les pieds nûs et avec leurs tuniques tombantes à la manière des femmes, devant les portes des logemens.

Une telle rigueur ralluma dans le cœur des Romains jusqu'alors ou timides ou négligens, le désir de la gloire. Les rebelles ayant

mis le siège devant Messine * où les esclaves étoient toujours restés fidèles, ils environnoient et pressoient la ville de toutes parts. Pison y accourut à temps, et à peine avoit-il fini de haranguer ses soldats, qu'ils se jetèrent avec une telle furie sur les ennemis, que non-seulement ils les contraignirent d'abandonner l'entreprise, mais que les ayant appelés au combat, ils les investirent, les mirent en déroute, les vainquirent et en laissèrent plus de six mille sur le champ de bataille, outre un grand nombre de prisonniers qui expirèrent sur la croix.

Toutefois il n'étoit réservé qu'à Rupilius, à qui la conduite de cette guerre échut par le sort l'année suivante, de triompher entièrement des esclaves, de rendre à Rome son lustre, aux lois leur vigueur, à la Sicile sa tranquillité et son ancienne fécondité; il ne fut pas inutile au nouveau consul de marcher sur les traces du sévère Pison; et pour montrer dès le principe, combien il avoit à

* Messine, dans la partie orientale du Val Demone, sur la côte du phare de Messine, vis-à-vis du continent de l'Italie.

cœur l'ancienne discipline militaire, il commença par chasser de l'île Quintus Fabius, quoique son gendre, le même qui, après un léger combat, avoit abandonné aux esclaves la forteresse de Taormine *. Ensuite étant venu assiéger cette même place que l'on regardoit avec raison comme le premier rempart des ennemis et leur plus sûre retraite, il l'environna par terre avec son infanterie, et la fit bloquer encore du côté de la mer par les vaisseaux qui se tenoient tout prêts à ses commandemens entre Reggio et la Sicile.

Les choses en étant à ce point, Eunus bien différent de ce qu'il étoit d'abord, soit qu'il fût épuisé par de longues fatigues ou énervé par les délices, soit que son jugement se fût affaibli par des inquiétudes et des soupçons continuels, après l'échec essuyé à Messine, permit non-seulement à un grand

* Taormina ou Tauormine, anciennement Tauromenium, sur la côte orientale de la Sicile. Elle est située sur une montagne qui avance dans la mer. Cette situation rend la place très-forte, d'autant plus qu'il n'y a qu'une seule porte pour y entrer. Le chemin qui y conduit est pratiqué dans le roc, et peut être facilement défendu.

nombre des siens de se retirer à Taormine, mais il les réunit et les poussa pour ainsi dire dans cette forteresse, sous le prétexte, il est vrai, de soutenir le siége avec plus de vigueur; mais sans réfléchir que le peu de vivres qui y étoient amassés, n'étoient pas suffisans pour une si grande multitude; aussi on les ménagea d'abord, ils diminuèrent ensuite, et finirent par manquer totalement.

Néanmoins on est frappé d'une surprise et d'une terreur profonde tout ensemble, en considérant la féroce constance de ces assiégés bien déterminés à se jeter les armes à la main au-devant d'une mort certaine plutôt que de rentrer dans la servitude des Romains. Ce qu'ils souffrirent pendant le siège paroîtroit une amplification hyperbolique d'un écrivain partial, si de nos jours encore ces scènes affreuses ne s'étoient pas renouvelées en Amérique.

Dans Taormine, les esclaves après avoir tué jusqu'aux animaux les plus dégoûtans pour s'alimenter pendant quelques jours; après s'être nourris de cuirs pourris, et d'ossemens desséchés qu'ils réduisoient en pous-

sière pour la pétrir et la cuire en forme de pains ; enfin après avoir mangé jusqu'à la moëlle des arbres morts, mêlée avec la terre et les vers; ils conservoient encore dans leurs cœurs une haine si invétérée contre leurs maîtres, et en avoient conçu un tel effroi, qu'avant de se rendre par famine, ces furieux tuèrent leurs femmes et leurs enfans pour dévorer leur chair, et à leur défaut, ils se dévoroient eux-mêmes entr'eux, et l'on tiroit au sort qui serviroit de pâture aux autres. Mais ce qui est plus surprenant que tout le reste et plus épouvantable, c'est de réfléchir à ce que dit l'historien, que parmi eux, dans une telle extrémité*, soit femme, soit jeune homme, père ou fils, on n'entendit aucun gémissement, on ne vit point couler une seule larme et même ils s'encourageoient les uns les autres en mourant, ils levoient ou dirigeoient le bras de leur bourreau, et les faisoient jurer sur leur sang de ne jamais abandonner la défense de cet asyle d'où dépendoit la liberté du reste de leurs compagnons, ou leur ruine entière. Ce courage funeste et désespéré, loué même par les ennemis, auroit éloigné la reddition de la forteresse et peut-être avec les secours

qu'Ennus envoyoit d'Enna, les Romains eussent-ils été forcés de tourner leurs armes d'un autre côté, si la trahison, dont les plus grands d'entr'eux eurent rarement honte, ne se fut unie, contre les esclaves, à la valeur des légions. Rupilius n'espérant plus ou du moins que faiblement de s'emparer de Taormine par la famine et la violence, moyens qui échouent souvent avec des gens désespérés, chercha s'il ne pourroit employer plus heureusement les voies de la corruption, et il réussit.

Ayant gagné avec de l'or, et la promesse de la liberté, un esclave Syrien, nommé Sérapion, il obtint de lui qu'il ouvriroit sécrètement la porte de la place, et les Romains étant entrés à la faveur des ténèbres, les esclaves se trouvèrent tellement investis, qu'ils furent forcés de se rendre misérablement. Pendant trois jours entiers, on massacra ces malheureux désarmés et affoiblis par une longue disette. Les flammes consumèrent les édifices, comme pour les punir d'avoir reçu les rebelles. Ceux qui survécurent à ce carnage périrent écrasés

contre les rochers, ou précipités dans la mer du haut des monts les plus élevés.

Après la prise de Taormine, Rupilius, étonné de tout ce qu'on publioit de l'animosité des esclaves, eut le désir de connoître Coma, frère de Cléon, qu'on avoit empêché de se tuer ou de s'enfuir, et voulut savoir de lui le nombre des esclaves, ainsi que le caractère et les manœuvres de Cléon et d'Eunus. Mais jusqu'où ne va pas quelquefois dans les cœurs les plus vils le ressentiment des injures passées, et la crainte de nouvelles misères! Cóma, amené devant le consul, après avoir souri amèrement à ses propositions et à ses menaces, ferme dans la résolution de ne point répondre et de mourir, incline sa tête vers la terre, la presse entre ses cuisses, et la comprime tellement, que, suffoqué au bout de quelques instans, il tombe aux pieds de Rupilius, privé de sentiment et de vie.

Après cette victoire, le consul passa au siége d'Enna, où Eunus et Cléon s'étoient retirés. Mais la perte de Taormine et les défaites qu'ils avoient essuyées avoient dimi-

nué le nombre et le courage de leurs troupes. Cependant à l'arrivée des Romains, ils ne firent pas moins une vigoureuse résistance. Si les assiégeans avançoient toujours de plus en plus, les assiégés combattant du haut de leurs remparts, ou par des sorties fréquentes, leur faisoient beaucoup de tort: ensorte que pendant long-temps on ne sut de quel côté étoit l'avantage. Mais enfin Enna ayant été prise par une nouvelle supercherie, et Cléon dans une mêlée étant resté prisonnier et blessé à mort, une telle frayeur s'empara des esclaves, que sans considérer leur multitude supérieure aux ennemis, les uns se rendirent à discrétion, les autres aimèrent mieux se donner la mort, afin de ne pas servir de jouets aux vainqueurs. Eunus seul s'enfuit avec six cents de ses plus fidèles soldats, abandonnant la ville au fer et au feu des Romains.

Rupilius n'en demeura pas là, mais l'ayant suivi de si près qu'il ne pouvoit plus échapper, ceux qui l'escortoient dans sa fuite, imitant la fierté de leurs autres compagnons, se donnèrent mutuellement la mort; contens

au moins, quoiqu'à leur dernière heure, de respirer l'air de la liberté.

Ainsi Eunus, ce roi, qui pendant le cours de douze ans entiers, à la tête d'une puissante armée, avoit vaincu tant de fois les formidables légions des Romains, et défait plusieurs consuls, se vit alors déchu d'un si haut rang, fugitif, sans autre renfort que quatre des siens, qui par amitié ou conformité de caractère, jurèrent de le suivre dans sa mauvaise fortune, comme ils avoient fait jusqu'à présent dans sa prospérité. Ces quatre compagnons étoient son cuisinier, son panetier, son maître des bains et le bouffon qui le divertissoit avant ses repas : malheureux cortège d'une grandeur avilie ! Enfin parvenu au comble des misères, changeant souvent de retraites, et ne sachant plus où se cacher pour tromper les vigilantes recherches du consul, il fut découvert par les Romains dans une profonde caverne, où il étoit venu se tapir. Les ennemis le prirent vivant avec ses compagnons d'infortune, et le transportèrent aux prisons de Morgantine, où il fut gardé pour orner le triomphe du consul à Rome. Mais si le sort favorisa

assez Rupilius pour livrer entre ses mains ce prétendu roi, après avoir dissipé ses soldats et mis fin à leur révolte, il ne lui accorda pas la faveur de pouvoir le montrer à la curiosité du peuple romain qui, quoiqu'il vît en lui un esclave et un ennemi, le regardoit cependant comme un homme d'un génie élevé, et non indigne de la grandeur romaine. Soit par la volonté des dieux, soit par le cours naturel des choses humaines, il mourut peu après, tourmenté par une de ces maladies, qui opérant la corruption du sang, et la conversion des substances vitales en vermine, font que l'homme périt, pour ainsi dire rongé, avant que d'expirer.

De cette manière se termina la première guerre des esclaves, quatorze ans après leur sédition. Le consul eut les honneurs du petit triomphe, afin que la dignité du premier ne restât point comme souillée, en célébrant l'anéantissement d'une race si vile, lorsqu'il étoit réservé seulement aux défenseurs de la patrie, aux illustres vainqueurs des nations; mais Rupilius ne triompha pas seulement des esclaves et de leurs enseignes traînées dans la fange derrière son char, on

admira dans son cortège un ornement nouveau et plus noble, digne des vertus des anciens Romains : ce furent les titres des lois que lui-même, après avoir rétabli le calme, avoit données à la Sicile, et qui restèrent en vigueur long-temps encore après lui.

Cependant qui croiroit qu'un tel exemple ne fut pas capable de modérer dans le cœur des Romains la cupidité et l'ambition, et dans les esclaves le désir de la liberté et de la vengeance. Pour leur malheur commun et celui de la Sicile, il ne s'écoula pas beaucoup de temps encore, sans que cette île fût de nouveau inondée des flots de leur sang mêlé à celui de ses innocens et malheureux habitans.

Fin du Ier. Livre.

LIVRE SECOND.

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DES ESCLAVES,

EN SICILE, SOUS LES ROMAINS.

LIVRE SECOND.

Après le châtiment des rebelles et le triomphe du consul Rupilius, le sénat voyant que pour détruire en Sicile tout germe de nouvelles séditions, il falloit opposer un obstacle à l'avidité des riches, rendit trois lois ; la première portoit qu'à l'avenir il seroit permis aux esclaves de demander justice au Préteur contre leurs maîtres ; la seconde qu'aucun homme libre ne pourroit être réduit en esclavage, quand même il voudroit se vendre lui-même ; la troisième enfin rendoit la liberté à tout citoyen d'une ville libre, alliée ou amie du peuple romain.

Mais quels cœurs, quelle classe d'hommes, quel peuple enfin ne corrompt point

par-tout où elle peut pénétrer, l'exécrable soif de la domination et des richesses ? Et que ne peut-elle point si elle s'unit à une force funeste, qui sert aux hommes puissans d'excuse pour tous les crimes ? Malheureusement cette détestable passion s'empara du cœur des grands et des chevaliers romains en Sicile, après la promulgation des lois que nous venons de rapporter; et n'ayant égard ni à la sainteté de ces lois, ni à leurs désastres récens, qui, sans les rendre plus sages, les avoient animés encore à la perte des esclaves, appesantirent plus que jamais sur eux leur joug insupportable. Ils ne se contentoient plus d'en augmenter le nombre en les tirant de l'Asie, mais dans l'île même, ils menoient en servitude tous ceux que leurs satellites trouvoient dans les chemins publics, étrangers ou libres indistinctement. Craignant qu'on ne les accusât devant le Préteur, ils les ensevelissoient la nuit dans des cavernes souterraines, et en les faisant garder étroitement, ils les employoient le jour aux travaux de la terre.

Ils firent la première épreuve de leur per-

fidie, lorsque les lois venoient à peine d'être publiées. Les esclaves étant accourus en foule devant le Préteur Licinius-Nerva, personnage grave et intègre jusqu'alors, et en peu de jours plus de huit cents ayant été remis en liberté, les maîtres se regardèrent entr'eux, et restèrent stupéfaits. Certains que peu ou même aucun de leurs esclaves ne leur resteroit, si le Préteur balançoit également les raisons de part et d'autre, ils commencèrent à employer près de lui les promesses et les menaces, et ces deux moyens leur réussirent. D'un côté voyant le nombre et la force des chevaliers, de l'autre leurs énormes richesses; tantôt charmé de sa fortune, tantôt craignant pour elle, selon qu'il les auroit ou pour amis ou pour ennemis, il se laissa bientôt incliner en leur faveur. Il ferma les portes de son tribunal sous de mauvais prétextes, renvoya le reste des esclaves à leurs maîtres, et se contenta de les leur recommander pour conserver une ombre de justice.

Le nombre de ceux qui, de tous les côtés de l'île, se faisant un bouclier des lois, s'étoient refugiés devant le Préteur, montoit

à plus de cinq mille ; et l'on peut juger facilement quelle fut leur joie en embrassant leurs compagnons dont on avoit d'abord brisé les chaînes, et leur trouble lorsqu'ils découvrirent ensuite en Nérva, ce qu'ils attendoient le moins de sa part, et que je ne saurois précisément définir, soit bassesse, soit crainte ou tromperie; mais ce qu'il y avoit de plus dur et de plus déplorable pour eux, c'étoit de penser au parti qu'ils avoient à prendre : s'ils retournoient à leurs maîtres déjà irrités de ce qu'ils avoient osé faire, étant abandonnés par le Préteur, ils couroient à un supplice assuré, à la mort; prendre les armes et renouveler les catastrophes d'Eunus et de Cléon, c'étoit un dessein non moins périlleux pour eux-mêmes que funeste à la Sicile : dans cette alternative l'amour de la liberté et la peur des châtimens prévalurent, et tous d'un commun accord, sous la conduite d'Oarius, se réfugièrent à Capriano *, lieu fortifié près du lac consacré aux Palices **, comme s'ils eussent cru, en se met-

* Montagne près d'Eraclée, l'une des plus anciennes villes de la Sicile.

** Les Palices étoient, selon la fable, deux frères ju-

tant sous la protection de ces deux terribles dieux, racheter la faveur des lois et de Rome.

C'est ainsi que commença, dans les ides

meaux qui furent mis au rang des dieux, et qui étoient fils de Jupiter et de Thalie ou Etna, fille de Vulcain. Cette nymphe, craignant le ressentiment de Junon, pria son amant de la cacher dans les entrailles de la terre, ce qu'il lui accorda. Lorsque le terme de sa grossesse fut arrivé, la terre s'entr'ouvrit, et il en sortit deux enfans, qui furent appelés Palices, de deux mots grecs *Palin ikestai*, revenir. Près de leur temple, en Sicile, étoit un petit lac d'eau bouillante et sulfureuse, toujours plein, sans se déborder, qu'on appeloit Delli, et que l'on regardoit vulgairement comme le berceau des Palices. C'étoit là que l'on faisoit des sermens solennels, que l'on ne pouvoit violer, sans être aussitôt puni par ces dieux. Ce lieu étoit aussi un refuge pour les esclaves maltraités par leurs maîtres, qui ne pouvoient les reprendre qu'en s'engageant à en user plus humainement à leur égard; et ils tenoient scrupuleusement leurs promesses, dans la crainte d'un sévère châtiment.

Mais dans ces temps de désordre, la religion étant méprisée, la cupidité et la barbarie prévaloient sur la crainte des dieux, et les cœurs endurcis des grands avoient sécoué le joug de cette superstition heureuse, puisqu'elle tournoit au profit de l'humanité.

de Mars, la seconde guerre des esclaves en Sicile, à peine vingt-sept ans après celle dont nous avons fait le récit dans le premier livre de cette histoire; 219 ans avant Jésus-Christ, dans le temps même que les esclaves destinés aux mines de Sunium se révoltèrent en Grèce contre les Romains; que se terminèrent les longues et sanglantes guerres de Jugurtha, en Afrique; et enfin dans la même année, que Marius, consul pour la troisième fois, marchoit contre les Cimbres avec ses légions, à la vérité victorieuses, mais affoiblies et diminuées.

Les autres esclaves qu'opprimoit une servitude non moins affreuse, vinrent se joindre à ceux de Capriano, et excitèrent leur audace en même temps qu'ils augmentèrent leurs forces. S'étant peu à peu trouvés en assez bon nombre pour tout entreprendre, plutôt avides de vengeance que de liberté, aidés en secret par ceux dont la trompeuse fidélité cachoit la haine commune, soit de nuit ou de jour, par ruse ou par force, ils pénétrèrent dans les demeures odieuses de leurs maîtres, les assaillirent tous, et les tuèrent misérable-

ment. Au premier bruit de cet événement, Nerva croyant l'émeute légère et facile à réprimer; accourut avec peu de monde, mais ayant passé l'Alba (1), et étant arrivé à Eraclée, il laissa par ignorance les rebelles derrière lui, et revint promptement sur ses pas, n'ayant observé que quelque temps après le lieu difficile où ils s'étoient retranchés, non moins formidables par leur nombre, que brûlant de combattre.

Il y retourna bientôt à la tête de troupes nombreuses, mais sans succès, et ayant essayé deux ou trois fois inutilement de les attaquer, il se vit enfin, non sans beaucoup de honte, forcé à les laisser en paix, et même à leur céder la place, avec perte et à la gloire des ennemis, chez qui le courage et le nombre augmentoient tous les jours, à mesure qu'ils diminuoient du côté du Préteur et des Romains.

Dans cette circonstance, Nerva sentant bien que c'étoit une entreprise trop péril-

* Autrement Alabis ou Alabus, fleuve près d'Hybla, entre Catane et Syracuse.

leuse de vouloir dompter par la force des armes une multitude si puissante et si déterminée, eut recours à la ruse, et ne parut pas neuf dans cet art. Il y avoit alors en Sicile un Romain fugitif, nommé Caïus-Titinius, qui avoit été condamné à mort pour un crime capital, et s'étoit fait chef de brigands. Voyant les esclaves révoltés et en force, il les ménageoit adroitement dans ses excursions, et ne ruinoit que les hommes libres et les maîtres; il s'étoit ainsi attiré leur amitié, et étoit regardé comme un des leurs; et ce fut auprès de cet homme que Licinius Nerva, plus vil en cela que les esclaves eux-mêmes, s'ouvrit par ses ruses un facile accès. Le Préteur lui ayant promis la vie et la liberté, il s'engagea en revanche à lui ouvrir les portes de Capriano, et il tint parole.

Les esclaves le connoissant brave et expérimenté dans l'art de la guerre, et de plus ennemi des Romains par nécessité, se fièrent entièrement à lui et à ses trompeuses paroles d'amitié pour eux, de haine contre les Romains, et l'accueillirent non-seulement dans le sein de leurs remparts, mais le proclamèrent tout d'une voix leur général. L'in-

l'âme ne faisant aucun cas du sang que des milliers d'infortunés étoient prêts à verser pour racheter le sien propre, ne fit usage du pouvoir qu'ils lui avoient trop imprudemment accordé, que pour saisir l'instant d'introduire l'ennemi parmi eux. Chacun peut imaginer quel succès eut cette trahison. Les légions se jetèrent dans les remparts avec Licinius, qui devenu plus féroce, en songeant qu'il devoit une telle victoire, non à sa valeur, mais à la perfidie, pour couvrir sa bassesse par l'excès du carnage, refusa inexorablement aux esclaves et grace et trêve ? Il avoit une telle réputation de cruauté, qu'il y eut un plus grand nombre d'esclaves qui se donnèrent mutuellement la mort, que de victimes qui tombèrent sous le glaive inévitable des Romains.

Après le massacre des esclaves à Capriano, le Préteur se flattoit d'avoir déjà apaisé les troubles, puni la sédition, fait tout rentrer dans l'ordre, rendu la paix à la Sicile, et conservé la majesté du peuple romain. C'est pourquoi ayant congédié son armée, il tourna toutes ses pensées de la guerre à la paix ; mais c'est en vain qu'il croyoit à ces

flatteuses apparences; la tyrannie des maîtres étant devenue plus acharnée et plus dure par ces fréquentes révoltes, les esclaves ne fomentoient pas moins contre eux une haine mal comprimée. L'incendie de la rébellion ne fut qu'assoupi à Capriano, ailleurs il éclata peu de mois après avec plus de violence.

Publius Clodius, chevalier romain, plus avide que tous les autres de trésors, se montroit si furieux contre ses esclaves, et si orgueilleux dans toutes ses actions, qu'on pouvoit le comparer à Démophile d'Enna. Ce fut le motif qui excita plus de quatre-vingts de ces malheureux, les uns tout déchirés par les coups de fouet, les autres avec les pieds et les mains meurtris par une longue habitude des chaînes ou havis par le feu, lassés enfin de souffrir, à se soulever tumultuairement, à tuer leur maître et à ravager sa maison. S'étant retirés sur le haut d'une montagne, ils furent bientôt joints par plus de mille autres esclaves qui voulurent faire cause commune avec eux, pour se défendre et partager leur fortune. L. Nerva qui avoit déjà dispersé ses troupes, ayant rassemblé

à la hâte celles qui se trouvoient le plus près de lui, marcha contre les rebelles avec d'arrogantes bravades; mais forcé de reculer à la vue de leurs retranchemens inexpugnables, il accrut de nouveau leur courage et leurs renforts : c'est ce dont il fit l'épreuve, lorsque désirant d'en venir aux mains avec les esclaves, ayant ordonné au préfet Titus Ménénius d'exciter les Romains à escalader les palissades, tous les assauts furent inutiles, et dans la chaleur de la mêlée, il laissa un bon nombre de ses soldats tués ou prisonniers.

Après ce triomphe, quoique peu important, transportés de joie et de colère, et flattés de plus grandes espérances, les esclaves se trouvant sans ordre et sans chef, forts seulement de leur indignation et de leur valeur, nommèrent un général, qu'ils saluèrent roi ensuite, ainsi qu'il étoit arrivé à Eunus. Ce fut Salvius, jusqu'alors connu dans les fêtes des femmes pour un joueur de flûte infatigable, l'homme le plus réfléchi, non moins que le plus adroit d'entr'eux, et d'ailleurs très-expérimenté dans la science des augures. Ce chef connoissant le caractère

de ses compagnons, la foiblesse de Rome occupée dans des guerres difficiles et périlleuses, et l'impéritie du Préteur, commença par diviser et renforcer ses troupes d'une manière si avantageuse, qu'après qu'elles avoient parcouru séparément différentes régions en pillant, bouleversant et réduisant en cendres tout ce qui se trouvoit sur leur passage, il les réunissoit ensuite avec tant de promptitude dans un lieu désigné, que les troupes du Préteur faisoient de vaines tentatives pour les arrêter. Cela ne doit pas beaucoup étonner, si l'on pense que, dans moins d'un an, ils comptèrent parmi eux vingt mille fantassins, deux mille cavaliers, et que leurs ennemis avoient à peine dix mille hommes.

Salvius, ayant le sentiment de ses forces, rompit les limites étroites du camp où il s'étoit tenu jusqu'alors, vivant au hasard de rapines, et occupé d'une grande entreprise, il vint mettre le siège devant Morgantine. En cet endroit la fortune favorable à Licinius sembla lui accorder quelqu'avantage; car les deux partis ayant engagé le combat, le Préteur, quoiqu'il eût tué peu d'ennemis,

mit le reste en déroute, et s'empara de leur camp. Mais sa joie fut passagère, Salvius ayant abandonné en partie le siége commencé, il rassembla ses soldats et étant venu fondre sur le camp avec l'impétuosité de la foudre, il gagna une bataille d'autant plus glorieuse pour lui qu'elle fut moins sanglante, et lorsque le Préteur avoit ordonné à ses troupes de n'épargner aucun esclave, Salvius au contraire eut soin que la vie du soldat romain fût respectée, dès qu'il se rendoit prisonnier ; c'est avec ces procédés nouveaux dans un esclave, qu'il remporta la victoire, car les Romains domptés moins par la multitude des ennemis, que par cette conduite sage et pleine de modération, ayant d'abord plié, mirent bas les armes, et se rendirent à discrétion. Licinius lui-même se sauva à toute bride vers Syracuse, à travers des chemins non frayés.

La défaite du Préteur ayant été publiée, il se manifesta parmi les esclaves un soulèvement général qui rendit leur chef plus entreprenant que jamais, il retourna au siège de Morgantine, dont il tenoit fort à cœur de se rendre maître, soit pour tirer de plus grands

secours de cette forte et grande place, soit pour punir ceux des siens qui y restoient seuls encore fidèles à la servitude; mais qui croiroit jamais que ce que ne put obtenir avec la force et les attraits de la liberté ce nouveau roi victorieux ou ce chef de bandits, le Préteur lui-même le fit à son propre préjudice, en abusant inconsidérément avec une rigueur feinte et hors de saison du nom des lois, du sénat et de Rome. Aux approches de Salvius les chevaliers romains et les grands de Morgantine, craignant que leurs esclaves ne se révoltassent pour se joindre aux rebelles, afin de les contenir dans l'obéissance, leur promirent spontanément la liberté, après la levée du siège. A ce nom de liberté, ces malheureux ayant redoublé de force et d'ardeur, soutinrent si vigoureusement la défense de la ville, qu'ils contraignirent les ennemis à chercher ailleurs de nouvelles conquêtes. Alors les maîtres, de leur côté, fidèles à leur parole, miracle nouveau dans ces temps, ayant voulu, selon leur promesse, briser de leurs propres mains les fers de leurs esclaves, l'imprudent Licinius s'y opposa, sous prétexte du mauvais exemple dont cet acte alloit être non-

seulement pour la Sicile, mais encore pour les autres provinces de l'Empire Romain; les esclaves irrités d'un procédé aussi inattendu que barbare, ayant juré d'en tirer vengeance, s'enfuirent en plusieurs corps, et allèrent grossir l'armée déjà formidable de Salvius.

Dans le même temps que cet événement se passoit à Morgantine; les esclaves d'Egeste * et de Lilybée ** se soulevèrent aussi sous la conduite d'Aténion, Cilicien. Mais on le regardoit comme un traître, d'autant qu'il avoit moins sujet de se plaindre de son maître qui, par un bien rare exemple, non-seulement le traitoit humainement, mais qui ayant remarqué en lui un grand

* Egeste, Ægeste ou Ségeste. Ægeste est le nom le plus ancien; il lui fut donné, selon Strabon, par Egestus, Troyen, qui passoit pour un de ses fondateurs. D'autres disent que ce fut Énée qui la fonda et qui lui donna le nom d'un de ses compagnons. Les Ségestains se croyoient ainsi, par cette origine, attachés aux Romains, non-seulement par alliance, mais par les liens du sang.

** Promontoire de Sicile, c'est le plus occidental de l'île. On l'appelle aujourd'hui *Capo-Boco*.

jugement et un esprit au-dessus du vulgaire, l'avoit choisi pour intendant de sa maison, et lui avoit confié tous ses biens. Cependant rebelle à la reconnoissance, au devoir, emporté avec plus de violence que tout autre par une licence effrénée, et par l'envie qu'il portoit à la haute fortune de Salvius, il commença par tuer son maître, et entraînant avec lui à la révolte un nombre immense de ses compagnons, il se montra, en peu de jours général de dix mille nouveaux rebelles. A peine les avoit-il réunis, que pour imiter en tout son rival et nourrir dans le cœur des siens une vive haine contre la république, il prit aussi et le titre et la courone de roi : élevé à un si haut rang, traversant avec orgueil la partie méridionale de l'île, il publia un édit qui portoit qu'à l'avenir tous les esclaves ne seroient pas reçus indistinctement dans ses bataillons, mais seulement ceux qui seroient propres à devenir de bons soldats et de fermes soutiens de la liberté : que dès ce moment, par-tout où on rencontreroit des esclaves encore fidèles à leurs maîtres, on les puniroit de mort, comme déserteurs ; et surtout que n'ayant pris les armes, disoit ce chef rusé, que

pour fuir la cruauté des riches, chasser les Romains de la Sicile, et lui rendre sa gloire avec son ancienne indépendance, il étoit nécessaire de regarder comme sacrées non-seulement les personnes, mais encore les propriétés des Siciliens innocens qui se soumettoient à sa volonté et sur lesquels il se vantoit d'être destiné par les dieux à régner un jour.

Dans le moment qu'il rouloit dans son esprit ces pensées aussi profondes qu'orgueilleuses, ayant été averti que Salvius non-seulement assiégeoit Morgantine, mais près de là avoit mis en déroute les troupes du Préteur, conçut le dessein de se signaler aussi par la conquête de Lilybée, forteresse regardée jusqu'alors comme une des premières du monde: mais ayant reconnu peu à peu les obstacles qui s'opposoient à cette entreprise, et résolu de se retirer, il persuade à ses soldats qu'il n'agit ainsi que par l'ordre secret des dieux qui le menaçoient d'une défaite certaine, s'il s'obstinoit à ce siége. Cette supercherie ne manqua pas d'avoir son effet. Il avoit à peine levé son camp, qu'un secours puissant envoyé par

Boccus, roi de Mauritanie entra dans le port de Lilybée; et Aténion ne put fuir avec tant de célérité devant ces nouveaux ennemis, qu'ils ne vinssent le joindre assez à temps pour entamer la queue de son armée. Néanmoins une superstition si aveugle et une telle fureur remplissoient le cœur de ces esclaves, qu'ils prirent peu garde à la mort de leurs compagnons, et célébrèrent par toutes sortes de louanges la faveur des dieux et la prédiction d'Aténion.

Cependant il se porta d'un autre côté pour réparer la perte de Lilybée, partageant ainsi, avec son rival, l'empire de l'île; et bien qu'il semblât y prétendre inutilement, l'autre étant déjà fort de trente mille hommes et plus expérimenté dans la tactique militaire, néanmoins l'opinion étoit qu'il le surpassoit dans l'art difficile de gouverner; parce que, comme je l'ai dit, il cherchoit à assurer sa puissance sur les bases de la justice, plutôt que par les armes; tandis que Salvius, nullement touché des désastres de la Sicile, ne s'occupoit qu'à piller, à détruire, et à venger par le carnage des innocens et des coupables, sans nulle distinc-

tion, les tourmens que lui et les siens avoient soufferts jusqu'alors.

En voyant ces principes opposés d'équité et de vengeance soutenus dans ces deux chefs par la jalousie du commandement, les Romains conçurent une juste espérance de les voir commencer et consommer leur ruine mutuelle.

Toutefois Salvius ayant découvert dans son rival un caractère moins farouche que le sien, le sollicitoit par la médiation de quelques amis, et par des messages fréquens, à le reconnoître pour seul général et seul roi en lui faisant entendre que leur commun intérêt l'exigeoit; qu'il ne dérangeât pas une entreprise si bien commencée; qu'il ne lui demandoit rien que le nom, afin de pas troubler, par un nouvel ordre de choses, les idées déjà bien organisées de ses sujets; qu'il abandonnoit tout le reste à Aténion; qu'il craignoit qu'ils ne fussent défaits s'ils étoient divisés, mais qu'étant tous les deux réunis, il espéroit une vengeance certaine. Les prières, les artifices ne furent pas employés en vain; car, lorsque les Romains s'attendoient à voir Aténion jaloux, ne

répondre à Salvius que les armes à la main, ils le virent au contraire, sans avoir égard ni à lui-même, ni au trône sur lequel il s'étoit élevé, céder ses troupes à son compagnon, et se soumettre le premier à ses lois.

Cependant loin qu'une semblable preuve d'un cœur noble et sincère détruisît dans l'esprit de ce roi atroce tous soupçons contre Aténion, elle ne fit que les augmenter. Celui-ci, quoique sans commandement, et dans une condition sujette, conservoit parmi les soldats la réputation et l'autorité d'un sage prince et d'un bon général. Salvius, persuadé que l'étroit espace d'un seul camp ne pourroit jamais bien les contenir tous deux ensemble, afin de s'adonner tout entier aux soins de la guerre, sans être distrait par d'autres soucis, fit assaillir à l'improviste son rival par ses plus dévoués serviteurs, sous prétexte de trames secrètes, et le fit mener à sa suite chargé de chaînes. Après avoir saccagé tout le pays des Léontins, il marcha audacieusement à la conquête de Triocala *,

* Triocala étoit ainsi appelée du grec *treis* trois et *calos*, beau. En effet, elle avoit trois avantages ou beautés.

La première, sa situation forte et inexpugnable.

ville bien munie et propre à une très-longue défense. Mais ce qui étonne davantage, c'est que parmi les amis d'Aténion, et dans toute l'armée des esclaves affligée de son malheur, il n'y en eut pas un seul qui osât murmurer en sa faveur ou qui tentât de le venger, tant étoit forte la haine contre les Romains, et tant chacun craignoit de troubler la vengeance publique en satisfaisant des ressentimens particuliers! Salvius, alors non content de retenir son rival dans les fers, s'étant fait élire de nouveau pour général et pour maître, et ayant exigé des troupes un serment solennel de fidélité avant de se revêtir de la pourpre, sacrifia

Elle étoit sur une montagne, environnée de fossés profonds, et avait plus de huit stades de tour.

La seconde, ses sources abondantes d'eaux d'une extrême douceur.

La troisième enfin, ses campagnes fertiles, propres aux diverses cultures de l'olivier, de la vigne, etc.

Cette ville conserve encore aujourd'hui le même nom, seulement au lieu de Triocala, on dit Triccala.

aux terribles Palices, protecteurs des esclaves, et consacra sur leur autel une chlamyde *, et désirant changer son nom, à l'exemple d'Antiochus d'Enna, comme il se rappela que dans la Syrie, d'où il sortoit, le nom de Trifon étoit fameux, il le prit au lieu du sien, et appela ses compagnons Syriens, anfin qu'ils ne conservassent aucun vestige de leur ancien esclavage.

Ensuite, pour s'assimiler tout-à-fait à un roi, après avoir pris d'assaut Triocala, il la choisit pour le siége et la capitale de son royaume. Il y organisa un conseil et y fit entrer les plus éclairés d'entre ses sujets; il nomma des magistrats qu'il distingua avec les marques de dignité des chevaliers et des sénateurs romains; lui-même, quand il n'étoit pas obligé par devoir de porter le sceptre, il revêtoit le laticlave *, et pour indiquer

* Chlamyde, sorte de vêtement des anciens. C'étoit un manteau court, de forme ovale, et qu'on attachoit sur l'épaule gauche. Il faisoit partie de l'habillement des guerriers.

** *Latus clavus*, bande garnie de nœuds de pourpre ou d'or, faits en têtes de clous. Elle ornoit le devant de la robe des sénateurs romains. L'angusticlave, *angustus-clavus*, étoit plus étroit et destiné aux chevaliers.

son empire souverain, des licteurs armés de faisceaux marchoient devant lui; enfin, comme s'il n'avoit plus eu d'ennemis à craindre, ou à combattre, il embellit Triocala d'un palais royal, d'une place publique et d'autres splendides et pompeux ornemens, comme pourroit faire au sein d'un calme heureux, un prince pacifique à qui l'hérédité auroit transmis un titre et un pouvoir légitimes.

Mais qui pourroit, sans être glacé d'effroi, ou sans verser des larmes d'indignation et de pitié, considérer quel fut dans ce temps l'état déplorable de la Sicile? Tout ce qu'elle avoit déjà souffert dans toutes les autres guerres, et particulièrement dans la première des esclaves, n'étoit rien en comparaison de tous les maux dont l'accabloient la rage et la fureur implacables du nouveau Trifon et de ses soldats. On le croira facilement, en faisant réflexion que ces esclaves au nombre de cent et quelques mille, se répandoient, sans aucun obstacle, de tous les côtés de l'île, non plus pour combattre les Romains, qui ne s'étoient plus présentés devant eux depuis leur défaite à

Morgantine, mais pour piller et tuer dans quelques villes; et par-tout où ils n'alloient pas, d'autres bandes d'esclaves mutinés portoient la consternation et le ravage. Enfin, pour qu'il ne manquât rien à la désolation et à l'ignominie de cette contrée, les esclaves ne furent pas les seuls qui prirent les armes, et commirent les actes de la plus affreuse licence; on vit encore des troupes nombreuses d'hommes libres, échappés à la justice des lois, ou abîmés de dettes, qui, avides d'or et de sanglantes nouveautés, le disputèrent aux esclaves en destruction et en crimes.

Dans ces temps de terreur et de mort, les campagnes de la Sicile naguères si riantes, restoient tristement en friche et privés d'agriculteurs, parce que les uns erroient transformés en assassins, en soldats, les autres avoient été tués en se défendant, ou s'étoient retirés à la ville pour y languir, comme un inutile fardeau, dans la misère et l'affliction. Les bois étoient abattus, ces spacieux et magnifiques jardins, changés en arides déserts, les plus belles villes réduites en cendres : les fertiles guérets où jaunissoient d'abord de riches moissons, ou qui chers à

Bacchus étoient couverts avec profusion de ses bienfaits, desséchés alors par un soleil brûlant, étoient peuplés de vipères ou blanchis d'ossemens humains.

Les habitans des villes où les brigands ne dominoient pas encore, n'avoient pas un sort plus heureux. Les dieux sourds, les autels délaissés, les prêtres muets ou gémissans. La faim, la soif tourmentoient, consumoient tous les rangs de la société. Le petit nombre d'esclaves restés fidèles étoient obligés de soutenir un siége pénible, et de procurer à leurs maîtres un peu de vivres nécessaires pour leur subsistance; et ceux-ci étoient tourmentés non-seulement par la perte de leurs biens, mais par la crainte toujours croissante de la rébellion de leurs esclaves: en un mot, la violence, la fureur, la destruction, avaient envahi la plus grande partie de l'île, laissant le reste en proie à la désolation, à la misère et aux larmes: et tout ce qui n'étoit pas anéanti par le fer ou la flamme, restoit souillé par l'opprobre et la débauche.

Les choses en étoient à ce point, lorsque

Licinius Lucullus, nouveau Préteur de la Sicile, y aborda avec dix-sept mille soldats, commandés il est vrai par un général d'une valeur et d'une habileté reconnues, tel que fut Cleptius, mais qui n'étoient composés que d'hommes ramassés dans la Bithynie, la Thessalie, la Lucanie, l'Acarnanie, de peu d'Italiens et de Romains. Le Préteur, à peine arrivé, afin de ne point donner aux rebelles le temps de se rassembler en plus grand nombre, profita du temps qu'ils perdoient follement à exercer leurs brigandages ou à se livrer à leurs sanglantes et infâmes débauches, et vint tout-à-coup asseoir son camp non loin de Triocala. Trifon, apercevant le nuage qui étoit près de crever sur sa tête, et ne se fiant pas à la multitude de ses troupes, qui manquoient de discipline, songea à se réconcilier avec Aténion, afin d'aviser ensemble à ce qui étoit nécessaire dans la circonstance. Il ne me semble pas inutile ici de considérer au moins un peu la noble fierté de ces esclaves. Si Aténion se montra magnanime en ne se vengeant point dans un pareil moment, Trifon ne le parut pas moins, de ne conserver aucun soupçon sur sa fidélité. Ayant déposé tout ressentiment,

et délibéré entr'eux ce qu'il convenoit de faire, il fut décidé que Salvius resteroit à la garde de Triocala, et qu'Aténion, à la tête de quarante mille esclaves, s'opposeroit aux Romains. Ce dernier marche en effet et rencontre Lucullus avec les siens près de Scirtée. Les deux armées s'arrêtent à la vue l'une de l'autre, et ne restent séparées que par le court espace d'un mille. Que ne firent point, que ne dirent point alors Aténion et Lucullus, pour encourager leurs soldats! « L'un rappeloit aux Romains la gloire de leurs ancêtres, la splendeur de Rome, le triomphe qui les attendoit : qu'ils avoient devant eux non des Grecs aguerris, non d'intrépides Carthaginois, mais des brigands vils par leur naissance, plus vils encore pour s'être faits esclaves d'un roi esclave : sans ordre, sans armes ; enfin qu'il avoit suffi, trente ans auparavant, d'une seule légion pour abattre, pour enchaîner un autre de ces princes imaginaires ; pour enfoncer leurs bataillons, ruiner leurs forteresses, et, d'un si grand nombre, n'en pas laisser un seul vivant ».

De l'autre côté, Aténion n'exhortoit pas

avec moins de chaleur ses soldats au carnage. « Voici devant vous, leur disoit-il, voici une troupe de Romains, qui nous sont inférieurs autant en nombre qu'en courage, puisqu'ils combattent pour la tyrannie, et nous pour la liberté. Vainqueurs, elle sera votre récompense, et avec elle d'immenses trésors. Vaincus, attendez les chaînes, les mutilations plus cruelles encore que la première fois. Ressouvenez-vous qui ils sont, et pour qui ils combattent : vos souffrances, vos fatigues, votre corps sillonné par leurs verges : si un pareil état ne vous paroît pas insupportable, jetez vos armes, courez audevant d'eux, prosternez-vous à leurs pieds, implorez leur pitié, pleurez. Mais si, au contraire, vous abhorrez plus que la mort, les supplices, l'opprobre, combattez avec courage, et vengez, dans un moment, en les exterminant, la honte du joug que vous avez supporté trop long-temps ».

Trois jours entiers ils restèrent en présence, sans qu'il y eût autre chose que quelques légères escarmouches entre les postes avancés, mais le quatrième jour la bataille fut générale ; on combattit de part et d'autre

avec une égale ardeur ; les uns forts de leur nombre et de leur désespoir ; les autres de leur bon ordre et de leur valeur. Aténion et Lucullus courant de tout côté, remplissoient en même temps les devoirs de braves soldats et de sages capitaines. Il sembloit à les voir se multiplier eux-mêmes, qu'ils eussent à leur gré plusieurs bras pour frapper, plusieurs voix pour commander. La victoire balança long-temps ; enfin Aténion s'étant avancé témérairement au milieu des rangs ennemis, et s'étant trop exposé à leurs traits, il tomba dangereusement blessé de plusieurs coups.

Lorsqu'il fut renversé, le bruit de sa mort s'étant répandu en un moment, diminua d'abord l'ardeur des rebelles, ensuite lassés de combattre, forcés, coupés en cent bandes différentes, sans songer à se rallier et à faire tête à l'ennemi ; ils ne connurent d'autre ressource que la fuite ou la mort. Le carnage fut horrible. Vingt mille restèrent sur le champ de bataille, ou tués par les Romains, ou s'étant égorgés mutuellement, aveuglés par la colère et la terreur. Les autres fuyant

6

épouvantés sans guide, à l'aventure, se trouvèrent par bonheur devant Triocala, qui leur offrit une retraite. Enfin cette défaite fut si désastreuse pour les esclaves, que si Lucullus eût profité de sa victoire, ce jour eût été le dernier pour eux. Mais enivré de son bonheur, au lieu de s'avancer pour attaquer Trifon, et se prévaloir de l'épouvante des esclaves, il perdit plusieurs jours à donner du repos aux vivans, et la sépulture aux morts, croyant arriver toujours assez à temps pour dissiper le reste des ennemis affoiblis, consternés et fugitifs. Mais la fortune ne le seconda pas : quoiqu'au premier bruit de la perte de la bataille, Trifon lui-même se fût enfui de Triocala, il n'en arriva pas de même d'Aténion, conservé par les dieux, ou pour sa propre punition, ou pour celle des Romains. Blessé aux deux genoux, il se cacha adroitement sous un monceau de cadavres jusqu'à la nuit, et à la faveur de ses ombres, il se leva et se débarrassa de dessous ces débris, n'étant que mal ou point observé, et put revenir à Triocala en se traînant sur ses pieds et ses mains.

L'apparition subite de ce chef ralluma l'ardeur des esclaves dans leurs cœurs éperdus ; tellement que peu de jours après, s'abandonnant à un excès contraire, ils regardoient leurs pertes comme légères, et se croyant en force plus que suffisante, ils se promettoient de se mesurer de nouveau avec les Romains, et pour montrer que leurs actions répondoient à leurs discours, ils s'élancent, avec des cris affreux, des remparts de Triocala, dont le Préteur s'étoit approché, ils le chargent, le repoussent avec une telle impétuosité, que presque dans le même instant, il arriva vainqueur, et s'enfuit honteusement.

Une si grande faute, ainsi que la folle conduite du Préteur dans son gouvernement, n'échappèrent pas aux yeux du sénat et du peuple Romain, devant lequel il fut cité pour mauvaise administration par Servilius, son antagoniste, et il fut condamné à l'amende et à l'exil par la loi portée contre les magistrats qui remplissoient mal leurs charges ; et pour preuve que l'on reconnoissoit la justice de ses accusations, Servilius même lui fut donné pour successeur

dans la Préture. Celui-ci méprisant la manière de faire la guerre de Lucullus, les ennemis n'ayant été ni vaincus ni pris non plus que leurs forteresses; beaucoup de sang répandu; point de butin; le joug reçu au lieu d'avoir été imposé, il voulut, avant d'affronter les rebelles selon l'ancien usage des Romains, mettre les légions à couvert, et environner le camp de palissades et de pieux: mais il employa tant de temps à faire ces préparatifs, qu'Aténion resté seul général des esclaves par la mort de Trifon, prit avec lui des troupes choisies et nombreuses, et ayant forcé tout-à-coup les soldats du Préteur à la bataille, il les enveloppa, les investit et les enfonça de toutes parts avec tant de violence, qu'en un seul jour leur camp fut pris, et ils furent tous massacrés.

Ces nouvelles armées romaines ayant été ainsi défaites, l'orgueilleux Préteur revenu à Rome, reçut par le mépris et les risées insultantes du peuple-roi, le prix qu'il méritoit; et il laissa dans l'ame de ses vainqueurs cette vanité dont on l'accusoit lui-même de se croire invincible. Mais Aténion étoit fa-

vorisé jusqu'alors, ou défendu par le destin et par son audace, et attribuant à lui seul le fruit du courage des autres esclaves, il se regardoit, dans sa pensée, comme le premier général, le maître absolu de la Sicile, et nouvel Annibal, en état de menacer la capitale du monde. Nourrissant ces étranges et orgueilleuses idées, affranchi d'un rival, et sans crainte du côté des Romains, il suivit l'usage des esclaves élevés tout-à-coup à une grande fortune, il voulut ceindre le diadême et porter le sceptre; tant il est vrai que dans ces temps-là ce n'étoit pas un si grand opprobre que d'être roi, puisque ces esclaves ne surent imaginer, ambitionner autre chose.

Cependant presque seul maître de la Sicile, par ses armes, Aténion formant l'audacieux projet de s'emparer d'un seul coup d'une place forte et de trésors immenses, tourna ses yeux sur la ville de Messine, qui restoit seule exempte des maux dont la Sicile étoit dévorée, dépourvue de garnison, avec des grands en discorde, et un peuple inconstant et tumultueux. Il pressa d'autant plus l'exécution de son dessein, qu'il apprit, par ses

agens secrets, que les habitans des pays voisins y avoient rassemblé toutes leurs richesses pour les soustraire aux hasards de la guerre. Désirant toutefois de l'envahir sans effusion de sang, il s'étoit procuré, par le moyen d'amis fidèles, une pleine connoissance du temps et du lieu favorables à l'entreprise, il sut que c'étoit lorsque le peuple occupé dans les temples au culte des dieux, laissoit vides les faubourgs et les lieux les moins fréquentés de la ville.

Ayant ainsi pris ses mesures, il essaya de s'approcher de la ville au jour et au lieu indiqués et d'escalader les murs de vive force. Mais toutes ces tentatives furent vaines par la bonne conduite des esclaves vigilans, qui, fermes dans l'obéissance, défendirent, comme dans la première guerre, si vaillamment la ville et leurs maîtres, qu'à la fin Aténion fut obligé de lever le siége et d'abandonner cette proie si désirée. Il se rejeta sur Marcella, forteresse grande et bien munie, et s'en étant rendu maître en peu de temps, il la convertit en place d'armes, et finit par s'y établir comme dans un lieu où il pourroit jouir d'une paix assurée et d'un

doux repos après tant de guerres et de fatigues; mais le moment n'étoit pas loin où il devoit déchoir de ses prospérités et voir la fortune changer de face.

On étoit au commencement de la cinquième année de cette seconde guerre dévastatrice, lorsque le bruit des désastres de la Sicile étant de nouveau venu à Rome, il plut au sénat de ne pas en prolonger d'avantage la durée. C'est pourquoi Aquilius, collègue de Marius, consul alors pour la cinquième fois, eut ordre de passer en Sicile pour étouffer ces troubles honteux. Il fit tellement diligence, qu'ayant choisi parmi les levées les soldats qui lui sembloient les plus propres à seconder ses desseins, il arriva en force dans la Sicile presqu'en même temps que le bruit des mouvemens qu'il faisoit s'y répandit.

Son premier soin fut de rétablir l'ordre parmi les soldats, avant de courir contre un ennemi devenu arrogant par ses nombreuses victoires qu'il devoit peut-être plutôt à l'impéritie de ses adversaires qu'à sa propre valeur, il ne se renferma pas même

comme Servilius, dans un camp fortifié avec ses troupes, parce que, disoit-il, contre des esclaves le camp le plus sûr c'est le cœur et le bras des Romains. Aténion pendant ce temps passoit des jours voluptueux, mettant sa confiance dans l'élite de ses troupes qui l'entouroient, et dans l'armée puissante qui dominoit au dehors, sous le commandement d'un de ses lieutenans, qui devoit au besoin s'opposer à l'ennemi, s'il venoit à être assiégé, sans songer à se munir de vivres nécessaires, il se rioit de l'inaction simulée d'Aquilius. Ce général, outre les soins qu'il se donna pour réveiller par la rigueur le désir de l'obéissance et l'amour de la gloire parmi les légions, travailla de tous ses moyens à amasser pour la subsistance de ses troupes une grande quantité de blé, dont il y avoit une extrême disette dans l'île en ce moment; à raffermir l'espérance dans le cœur abattu des malheureux Siciliens; à encourager par les promesses et les récompenses tous les esclaves fidèles à leur devoir, et à éloigner par des menées adroites tous les vivres des environs de Macella, afin de réduire les ennemis à en manquer ou à s'en procurer ailleurs avec beaucoup de peines

et de dangers ; tout réussit à son gré, tellement qu'Aténion avant la fin de l'année se trouva assiégé au dehors par les armes du consul et au dedans par la famine.

A mesure que les inquiétudes augmentoient par le défaut de munitions, le désir et la nécessité de combattre devenoient aussi plus pressans, mais Aquilius savoit si bien répondre en temporisant aux vigoureuses sorties des assiégés, qu'il éludoit, autant qu'il le vouloit, tous les efforts qu'ils faisoient pour l'engager à un combat décisif. Il continuoit ainsi à exercer ses soldats par de fréquentes escarmouches, et à les irriter davantage contre les ennemis que quelquefois il laissoit exprès approcher jusqu'au camp ; il jetoit aussi la discorde parmi eux, en retardant le combat et les forçoit à détacher une partie de leurs troupes pour aller fourager, afin de réduire la forteresse à se rendre par famine, lorsqu'elle seroit épuisée d'hommes et de forces.

Enfin ayant saisi l'instant favorable pour assurer le succès de son entreprise, il appela lui-même au combat les rebelles, qui, ne

pouvant, ni ne voulant l'éviter, l'acceptèrent avec hardiesse, et qui en répondant aux provocations de l'ennemi, se confioient plutôt dans leur nombre et dans le souvenir de leurs victoires passées, que dans leurs forces présentes. Je ne m'arrêterai pas à décrire les détails de cette bataille. Il est facile de comprendre combien on dut y montrer d'opiniâtreté et de cruauté des deux parts; mais si le désir de vaincre animoit également l'une et l'autre armée, il n'en étoit pas de même de l'ardeur et de la tactique militaire; les uns en plus grand nombre et risquant tout, se jetoient au milieu des ennemis, comme emportés par le désespoir et la fureur, plutôt qu'obéissant à une impulsion guidée par la raison : les autres au contraire mesuroient leurs coups, enflammés par l'honneur réveillé dans leur ame et inséparable de vrais Romains, non moins que par la honte d'avoir été vaincus et désarmés dans une rencontre par ces mêmes esclaves. Les deux armées combattirent donc avec un acharnement et une obstination incroyables jusqu'à la moitié du jour, soldat contre soldat, fer contre fer, et peut-être moins entraînés par leur propre impétuosité, que

par l'exemple et les discours de leurs généraux.

Tous deux étoient au plus fort de la mêlée, s'appelant l'un l'autre à grands cris, et cherchant dans leur rage à se prendre corps à corps, comme si la mort de l'un d'eux devoit mettre fin à tous les maux, à toutes les guerres. Ce fut alors un spectacle bien étonnant que de voir un consul romain, célèbre par tant de triomphes, et non moins illustre par sa naissance, aux prises avec un esclave rebelle, qui par sa constance et son courage n'étoit pas indigne peut-être du diadême qu'il avait usurpé.

Le combat des deux braves fut long et terrible, mais enfin dans le même moment qu'Aténion déchargeoit de toute sa force un coup épouvantable sur la tête de son adversaire, celui-ci lui plongeant son épée dans le flanc, et lui ayant percé le cœur, l'étendit mort sur l'arène, et baigné dans son sang qui couloit à gros bouillons.

On sut bientôt qu'Aquilius étoit grièvement blessé, mais que c'en étoit fait d'Até-

nion. Alors un cri de joie et de victoire s'éleva parmi les Romains, et du côté des esclaves au contraire, l'effroi succédant à leur témérité trop mal dirigée, sans chef, sans espérance, ils se dispersèrent par la fuite : mais suivis de près par les ennemis, et voyant qu'il leur falloit expirer sur la place, les uns se tuèrent, recevant de leurs amis ou de leurs parens, le coup de la mort comme faveur dernière; les autres s'achevèrent eux-mêmes, d'autres en présentant sans défense leur poitrine aux glaives des Romains altérés de leur sang, mouroient libres, et menaçoient encore leurs vainqueurs à leur dernier soupir.

Le carnage dura autant que le permirent le jour et les forces des soldats, sans trêve, sans pitié; et il fut si affreux, que, d'une armée immense, dix mille hommes à peine se sauvèrent dans l'enceinte de leur camp où ils n'étoient plus en sûreté. Cette foible barrière ne put les défendre contre l'animosité d'Aquilius, qui, résolu d'achever la victoire sans leur donner le temps de se remettre de leur terreur, ou de recevoir le renfort de nouveaux secours, les investit

de manière à leur ôter toute idée de liberté et de salut. Mais quoique la faim plus encore que les armes d'Aquilius les pressât de céder ou de mourir, ils conservoient des traces profondes de leurs premières douleurs, et ils se représentoient en même temps vivement les maux qui les attendoient encore; enfin la voix expirante de la liberté s'élevoit avec tant de force du fond de leur cœur, qu'ils résistèrent encore long-temps au consul, devenus par le dernier désespoir capables des plus horribles atrocités. Ils se tuoient eux-mêmes entr'eux, et se mangeoient en se tirant au sort ou en s'offrant comme victimes volontaires; ces monstruosités étoient alors d'autant plus étranges, qu'à Taormine où l'on vit pour la première fois des scènes si effroyables, l'espérance de se sauver n'avoit pas abandonné leurs compagnons, au lieu qu'eux l'avoient tout à fait perdue en se voyant enfermés dans ces étroits et malheureux remparts; enfin réduits au nombre de mille seulement, voyant de près leur ruine, anéantis par les veilles, exténués par la faim, accablés par les légions qui forçoient déjà leurs palissades ébranlées, sous la conduite d'un

chef nommé Satirus, ils se rendirent, ou plutôt ils coururent à une mort certaine et ignominieuse.

Comme ce n'étoit pas un bien noble trophée pour un pompeux triomphe, Aquilius les envoya à Rome, où ils furent condamnés à servir de spectacle à ce peuple féroce, dans les combats de gladiateurs; là, déterminés à finir par le trépas leurs communes misères, ils s'entregorgèrent avec tant de fureur, quoiqu'amis, qu'ils sembloient à les voir, des ennemis acharnés et affamés de carnage. Satirus fut tué par un de ses compagnons qui portoit le même nom que lui, et celui-ci resté seul de tant de milliers d'esclaves, tourna contre lui-même son poignard avec un air ferme et assuré, comme s'il eût été le premier des Romains ou le dernier de la liberté.

Telle fut la fin des guerres des esclaves en Sicile, qui, au dire de Cicéron, coûtèrent plus d'un million d'hommes à la république.

Aquilius obtint, pour la seconde fois,

non seulement le triomphe qui ne duroit pas plus d'un jour, mais encore une médaille pour en conserver éternellement la mémoire. Elle représentoit la vertu militaire en armes et dans une attitude guerrière ; de l'autre côté, la Sicile figurée par une femme, succombant sous le poids de son affliction, et relevée par Aquilius qui lui tendoit la main.

FIN.


CANTON DE VAUD
LIBERTE ET PATRIE
BIBLIOTHEQUE CANTONALE


BIBLIOTHEQUE DE F. C. DE LA HARPE



